

John Cleland



*Mémoires
de Fanny Hill,
femme de plaisir*

John Cleland

Mémoires de Fanny Hill, femme de plaisir

**Introduction, essai bibliographique par Guillaume
Apollinaire**



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066076702

TABLE DES MATIÈRES

[AVERTISSEMENT](#)

[INTRODUCTION](#)

[ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE](#)

[MÉMOIRES D'UNE FEMME DE PLAISIR](#)

[LETTRE PREMIÈRE](#)

[LETTRE DEUXIÈME](#)

AVERTISSEMENT

Table des matières

Les six gravures de William Hogarth, dont nous publions en hors texte la reproduction, nous ont paru être le commentaire le plus vivant de l'œuvre de John Cleland. Gravées en 1734, elles présentent, à vrai dire, avec une agréable truculence, les étapes de la vie d'une courtisane anglaise au XVIII^e siècle, depuis le jour où, simple fille de campagne, elle est débauchée par une éloquente entremetteuse, jusqu'à celui de ses funérailles.

Nos reproductions ont été faites d'après les gravures figurant dans les collections de la Bibliothèque nationale, où elles sont accompagnées de quelques explications, traduction ou plutôt interprétation des légendes en anglais figurant au-dessous des gravures originales. Nous publions le texte de ces explications, pour aider à la compréhension de certains détails typiques.

Les Progrès d'une Garce
d'après les dessins de M. Hogarth.



I. L'Innocente trahie

Voyez cette fille de campagne: que ses regards sont innocents! que ses habits sont propres quoique unis! N'êtes-vous pas indigné de voir la maquerelle qui n'oublie rien pour la débaucher? Elle couvre ses desseins sous le voile de la piété et ne parle que de prières et de dévotions, jusqu'à ce que la pauvre soit vendue et livrée à Francisque.

Voyez ce vieux paillard, comme il lorgne la belle: il est l'emblème véritable d'un satyre impudique.

Le curé de campagne arrive à la ville avec une méchante rosse. Jugez ce qui l'amène: moins à faire et mieux payé.



II. Un juif l'entretient somptueusement

Débauchée d'abord et chassée ensuite, c'est le sort de toutes les putains de Francisque. La pauvre Polly (Polly est un nom de baptême comme Margot) est obligée de battre du plâtre jusqu'à ce qu'elle rencontre un juif opulent.

Le circoncis lui donne tout. Examinez-la dans toute sa splendeur.

Elle a un singe et un Maure qui la suit.

Qu'un homme est sot de s'imaginer jouir seul d'une femme! Car malgré tout ce qu'il pourra lui donner, elle ne perdra pas une occasion favorable pour baiser avec d'autres.

Polly donc avait son amant dans le lit quand l'Hébreu arriva sans être attendu. Pour le faire évader, elle querelle le juif, donne un coup de pied à la table, pendant que sa femme de chambre fait sortir le galant.



III. Elle est réduite à la misère dans son logement de Drury-Lane

Margot, renvoyée pour la deuxième fois, se loge dans l'allée de Drury-Lane (célèbre à Londres par le grand nombre de filles de moyenne sorte), tient boutique pour son compte et commerce avec toute la ville. Pendant qu'on verse le thé, mademoiselle est occupée à regarder une montre qu'elle avait prise par subtilité à son galant pendant la nuit. On met sur une petite table, devant elle, du beurre enveloppé d'un mandement de Monseigneur, une soucoupe, un couteau et du pain.

Sa cape est derrière elle, sur le dos d'une chaise; la chandelle est fichée dans le trou d'une bouteille qui est auprès de la chaise percée.

Ne voyez-vous pas le chevalier Jean qui entre avec les archers pour mener mademoiselle et sa suivante à l'hôpital,

pour y battre du chanvre?

Au haut est écrit: «Boette à perruque de Jacques Datton».



IV. Dans la maison de correction à battre le chanvre

Si vous voulez voir la pauvre Margot, il faut aller à l'hôpital où elle bat du ciment, sans que personne s'intéresse pour elle. L'inspecteur, avec un regard de travers, lui lâche de temps en temps quelques coups de bâton quand elle veut reposer.

Une vilaine garce, qui la voit en brocart, et avec une dentelle de Flandres, lui tire la langue et lui fait la moue en clignotant des yeux. Une autre salope, qui n'a que la moitié du nez, trousse sa méchante jupe, se moque de son habit de travail et du regard sévère de celui qui la fait travailler. Cator tue des poux.

Le chevalier Jean est dessiné sur un volet.

Au-dessus de celui qui fait travailler est écrit: «Il vaut mieux travailler que se tenir ainsi.»



V. Elle meurt en passant par le «grand remède»

Sortie de l'hôpital, Margot recommence de nouveau ses intrigues et ses galanteries. Mais en connaissez-vous une seule d'entre ces créatures qui ait échappé à la vérole?

Notre Margot avait mal sur mal; les élixirs, les pilules et l'émétique l'avaient si fatiguée qu'elle était lasse de vivre.

Bref, elle crève dans la salivation; sa suivante, la voyant expirer, se met à crier de toutes ses forces.

Les médecins se blâment l'un et l'autre. Meagre (nom d'un des médecins) s'empporte de rage et de fureur, renverse la table et traite son camarade de fou.—Ce sont vos pilules de Squab (nom de l'autre médecin) qui l'ont tuée, et non mon élixir.

Pendant qu'ils se chamaillent, une vilaine garce fouille le coffre de Margot.



VI. Pompe de ses funérailles

La communauté de Drury-Lane s'assemble autour du cercueil. M^{lle} Priss lève le couvercle pour dire adieu à la défunte. Cator, abattue de chagrin, boit. Margot ferme ses poings et baisse la vue. Babet essuie ses yeux, et Janeton s'ajuste devant le miroir.

La maquerelle, ruinée, ne fait que crier et boire. Madgee remplit les verres, et le petit garçon ne songe qu'à faire aller sa toupie.

Le gantier a la vue attachée sur Suky en essayant ses gants; la belle, l'ayant remarqué, lui prend ce qu'il a dans ses poches.

Le curé lorgne Nanette; auprès de laquelle il se campe, et laisse répandre son vin, pendant qu'il a une main cachée

quelque part.

INTRODUCTION

Table des matières

Le célèbre auteur des *Memoirs of a woman of pleasure* naquit en 1707 ou en 1709. Les biographes, qui ne sont pas d'accord sur ce point, ne peuvent indiquer le lieu où il vit le jour.

Il était fils du colonel Cleland, qui, sous le nom de Will Honeycomb, figure parmi les membres du *Spectator Club*, imaginé par Steele et Addison.

Bien que laissé sans fortune par la mort de son père, le jeune John Cleland reçut une bonne éducation à l'École de Westminster. Ses études terminées, il fut, après 1722, nommé consul à Smyrne. En 1736, il entra au service de la Compagnie des Indes et résida à Bombay, mais ce ne fut pas pour longtemps, car, à la suite d'une affaire qu'on ignore, il fut destitué et revint en Angleterre.

C'est alors que, sans emploi, il connut la misère, traînant de taverne en taverne, au milieu des débauchés et des prostituées.

A cette époque, les rues de Londres étaient, le soir, pleines de filous et de filles. La dépravation des Londoniens était à son comble. La jeunesse dorée de la Noblesse et de la Bourgeoisie dissipait de grosses sommes à courir les tavernes, les *Bagnios* et les *Seraglios* que l'on venait d'ouvrir à Londres, sur le modèle de ces établissements parisiens que l'on a appelés des *Temples d'Amour*.

Les tavernes étaient de diverses sortes. Il y en avait de fort ignobles fréquentées par les misérables et les prostituées de bas étage. Dans d'autres, au contraire, la Noblesse s'enivrait, jurait et faisait tapage de la façon la plus grossière. La plupart des repas fins se donnaient à la taverne. Et si les Anglais goûtaient peu les potages, ils faisaient une honorable exception en faveur de la Soupe à la Tortue. Lorsqu'une taverne en annonçait, il n'était point rare que les consommateurs vinssent faire queue à la porte.

Cleland ne nous fournit guère de détails sur la chère que faisaient les Anglais de son temps.

Voici la description d'un fin dîner anglais au mois de juin.

Un repas de cette sorte durait généralement plus de quatre heures, et le plus souvent les convives étaient silencieux.

Pour le premier service, d'un côté, la table ronde était chargée d'un jambon rôti, reposant mollement sur des fèves de marais. Un énorme rosbif était de l'autre côté. Un plat de choux-fleurs ornait le milieu de la table, flanqué de deux saucières, l'une de beurre, l'autre d'une sauce au gingembre et aux herbes aromatiques. Dans une marmite se trouvait du bouilli peu cuit, et, devant elle, un plat dans lequel se pressaient quelques poulets que le beurre surbaignait.

Ensuite, on servait une oie grasse, une tortue, des petits pois sans sauce, cuits dans l'eau bouillante, à découvert, pour conserver leur couleur verte, et une sorte de tarte croquante bourrée de groseilles à maquereau.

Les convives avaient devant eux des vidrecomes pour le vin commun et des pots d'argent pour la bière, une assiette,

une fourchette de fer à deux branches, un couteau en sabre, arrondi par le bout pour servir de cuiller. Les serviettes étaient inconnues.

Après le second service, la nappe enlevée, on servait le dessert: des fraises, du melon, du fromage et cinq ou six sortes de vins. On apportait alors les verres à la française et l'on portait les santés, en commençant par celle du Roi. On continuait par celle des Dames.

On servait ensuite du punch, puis le café et le thé avec des tartines de beurre.

Dans un coin de la salle était le pot à pisser, où chacun se soulageait sans vergogne, et comme l'on tenait le plus souvent les fenêtres fermées, les vapeurs de l'urine, se mêlant aux vapeurs de l'alcool et du vin, rendaient l'atmosphère irrespirable pour d'autres que des Anglais.

A propos du sans-gêne qu'apportaient les Anglais dans la satisfaction de leurs besoins naturels, il convient de citer un trait rapporté par Casanova, qui visita Londres quelques années après la publication du livre de Cleland:

«Tout à coup, aux environs de Buckingham-House, j'aperçus à ma gauche cinq ou six personnes dans les broussailles qui satisfaisaient un besoin impérieux et qui tournaient le derrière aux passants. Cette position me parut d'une indécence révoltante et j'en témoignai mon dégoût à Martinelli, en lui disant que ces déhontés devraient au moins tourner leur face aux passants.

«—Nullement, s'écria-t-il, car alors on les reconnaîtrait peut-être, et à coup sûr on les regarderait; tandis qu'en exposant leur postérieur, ils ne courent point le danger

d'être connus, et qu'en outre ils forcent les gens tant soit peu délicats à se détourner.

«—J'approuve votre raisonnement, mon cher ami, mais vous trouverez naturel que cela révolte un étranger.

«—Sans doute, car les usages s'enracinent comme des préjugés. Vous aurez pu remarquer qu'un Anglais qui, dans la rue, a besoin de lâcher ses écluses ne va pas, comme chez nous, se cacher dans une allée, se coller contre une porte ou s'abriter contre une borne?

«—Oui, j'en ai vu qui se tournent vers le milieu de la rue; mais s'ils évitent ainsi la vue des gens qui passent sur le trottoir ou qui sont dans les boutiques, ils sont vus de ceux qui passent en voiture, et cela n'est pas bien.

«—Qui oblige ceux qui passent commodément en voiture à regarder là?

«—C'est encore vrai.»

Les repas se passaient le plus souvent en silence, mais ce n'était pas une règle, et, dans les bonnes compagnies, la conversation allait son train. Faut-il ajouter que les hommes juraient volontiers et que les Damnations, les Futitions, les Malédictiones, le Ciel et l'Enfer formaient dans ces exclamations irritées les plus étranges alliances de mots qui contrastaient souvent avec un langage fort raffiné et témoignant d'une profonde culture.

Ces imprécations étaient à la mode au point que les gens polis eux-mêmes s'abordaient delà façon suivante:

«*Damn ye, I am glad to see you. (Soyez damné, je suis bien aise de vous voir.)*»

Ou bien:

«*Damn ye, you dog, how do you do? (Soyez damné, chien, comment vous portez-vous?)*»

Rencontrait-on un ami qu'on n'avait vu depuis longtemps, on lui disait:

«*You son of a whore, where have you been? (Fils d'une putain, où avez-vous été?)*»

Et les *damned* revenaient sans cesse, envoyant au diable les hommes et les choses.

Il serait trop long d'énumérer toutes les tavernes où l'on rencontrait les prostituées ou bien où l'on pouvait les faire venir en chaise.

Les plus misérables ou les plus corrompues allaient à la *Tête de Turc* à Bow Street, ou bien parfois dans la paroisse Saint-Gilles, où il existait une taverne fameuse par le club que les filous y tenaient tous les soirs.

Les couteaux et les fourchettes y étaient enchaînés aux tables et les nappes y étaient clouées. Les filous y observaient un certain décorum. Ils avaient des règlements et des chefs qui les appliquaient. On y buvait et fumait, on y échangeait, on y vendait ce qui avait été escamoté pendant la journée.

Non loin de cette taverne était un autre cabaret à eau-de-vie. Sur la grande table, on lisait l'inscription que voici:

Here you may get drunk for a penny, dead drunk for two pence, and get straw for nothing.

(Ici on peut se saouler pour un *penny*, tomber ivre-mort pour deux *pence* et avoir de la paille par-dessus le marché.)

En effet, ceux qui tombaient ivres-morts étaient descendus dans les caves, où on les étendait sur de la

paille.

Une société mêlée fréquentait encore le *Lion Blanc*, une des dernières des cent tavernes de Drury, si célèbres sous Charles II. La police voulut une fois intervenir dans une orgie qui s'y faisait et l'on trouva, mêlées à des filles de la plus basse catégorie, des dames de qualité qui furent laissées en liberté, tandis que les autres étaient menées en prison.

A la *Cave au Cidre*, près de Maiden Lane, on rencontrait de jolies femmes et des gens d'esprit, des écrivains, des acteurs.

La *Rose Tavern*, dans Russel Street, n'était fréquentée que par les membres de l'aristocratie. Ils venaient s'y enivrer en soupant avec des femmes.

Mais l'établissement le plus élégant et le plus cher était celui à la *Tête de Shakespeare* et les courtisanes tenaient à honneur de figurer sur la liste que Jack Harris, le gérant, tenait à la disposition des gentlemen, ses clients.

C'est dans une de ces tavernes aristocratiques que je ne sais plus quel écervelé, s'étant enivré, rencontra une fille qui lui plut au point qu'il voulut boire du champagne dans son soulier, et il faut ajouter qu'elle avait le pied bien fait et fort petit.

Le jeune Anglais ne se contenta pas de cela: il voulut manger le soulier et le fit accommoder sur-le-champ.

La tige, qui était de damas, fut mise en ragoût, la semelle en hachis, et les talons de bois, coupés en lamelles fines, furent frits au beurre et servirent à garnir le plat, qui fut savouré amoureusement.

Cette folie fut renouvelée au XIX^e siècle, à Saint-Pétersbourg, en l'honneur de la Taglioni, dont un soir deux

admirateurs dévorèrent les chaussons de danse.

Il ne faut parler ici que pour mémoire des cabarets à bière (*Ale houses*), où l'on ne voyait guère de femmes et où on ne donnait pas de verres, toutes les personnes de la même compagnie buvant au même pot. Quand le maître du cabaret servait lui-même, on l'invitait ordinairement à boire le premier et il acceptait toujours, disant:

«*Your healths, gentlemen. (A vos santés, gentlemen).*»

Il enfonçait alors son nez dans l'écume qui s'élevait au-dessus du pot et s'essuyait ensuite du revers de la main en faisant passer la bière de droite à gauche. Et celui qui aurait témoigné de la répugnance à boire après son voisin aurait été regardé de travers.

Il y avait aussi parmi les basses et crapuleuses tavernes quelques cafés où les femmes allaient la nuit. Les plus nombreux de ces établissements étaient semblables au café de Tom King.

Dans cette baraque en planches, accotée au marché, en face de Tavistock Row, on trouvait toute la nuit de pauvres filles, parfois belles et jeunes, mais bizarrement attifées et trop fardée, les yeux cernés à l'encre de Chine, parées de colliers en verroteries de toutes couleurs, de boucles d'oreilles, et dont le langage précieux et grossier était mêlé de termes d'argot, de mythologie et de mots marins.

Casanova nous a laissé dans ses mémoires un grand nombre de précieuses notes touchant la vie anglaise.

«Rien en Angleterre, écrit-il, n'est comme dans le reste de l'Europe; la terre même a une nuance

différente, et l'eau de la Tamise a un goût qu'on ne trouve à aucune autre rivière; tout Albion porte un caractère particulier; les poissons, les bêtes à cornes, les chevaux, les hommes et les femmes, tout a un type qu'on ne trouve que là. Il n'est pas étonnant que la manière de vivre, en général, ne ressemble en rien à celle des autres peuples, et surtout leur cuisine. Quant au trait principal de ces fiers insulaires, c'est l'orgueil national qui les fait se mettre fort au-dessus de tous les autres peuples. Il faut cependant connaître que ce défaut est commun à toutes les nations; chacune se met en première ligne, et au fait il n'y a que le second rang qui soit difficile à déterminer.

«Ce qui attira d'abord mon attention, ce fut la propreté générale, la beauté de la campagne et de la bonne culture, la solidité de la nourriture, la beauté des routes, celle des voitures de poste, la justesse des prix des courses, la facilité de les payer avec un morceau de papier, la rapidité de leurs chevaux de trait, quoiqu'ils n'aillent jamais qu'au trot, enfin la construction de leurs villes, de Douvres à Londres, telles que Canterbury et Rochester, villes très populeuses, et qui pourraient être figurées par de vastes boyaux, car elles sont extrêmement longues et n'ont presque point de largeur.»

Voici ce que Casanova vit dans un café, le jour de son arrivée à Londres:

«Il était sept heures, et un quart d'heure après, voyant beaucoup de monde dans un café, j'y entrai.

C'était le café le plus mal famé de Londres, celui où se réunissait la lie des mauvais sujets de l'Italie qui venaient à passer la Manche. J'en avais été informé à Lyon, et je m'étais fortement proposé de ne jamais y mettre les pieds. Le hasard, qui se mêle presque toujours de nous faire aller à gauche quand nous voulons aller à droite, me joua ce mauvais tour, bien à mon insu. Je n'y suis plus allé.

«Étant allé m'asseoir à part et ayant demandé une limonade, un inconnu vint se placer près de moi, pour profiter de la lumière, et lire une gazette que je reconnus être imprimée en italien. Cet homme, muni d'un crayon, s'occupait à effacer certaines lettres et mettait la correction en marge; ce qui me fit juger que c'était un auteur. Une oisive curiosité m'ayant fait suivre cette besogne, je vis qu'il corrigeait le mot *ancora*, mettant un *h* en marge, comme voulant faire imprimer *anchora*. Cette barbarie m'irritant, je lui dis que depuis quatre siècles on écrivait *ancora* sans *h*.

«—D'accord, me dit-il; mais je cite Boccace, et dans les citations il faut être exact.

«—Je vous fais réparation d'honneur, monsieur, je vois que vous êtes homme de lettres.

«—De la très petite espèce. Je m'appelle Martinelli.

«—Alors vous êtes de la grande et non de la petite espèce. Je vous connais de réputation, et, si je ne me trompe, vous êtes parent de Calsabigi, qui m'a parlé de vous. J'ai lu quelques-unes de vos satires.

«—Oserais-je vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?

«—Je me nomme Seingalt. Avez-vous achevé votre édition du *Décameron*?

«—J'y travaille encore et je tâche d'augmenter le nombre de mes souscripteurs.

«—Si vous me voulez, je vous prie de me mettre du nombre.

«—Vous me faites honneur.

«Il me donna un billet, et voyant que ce n'était qu'une guinée, je lui en pris quatre, puis, me levant pour m'en aller, je lui dis que j'espérais le revoir au même café, dont je lui demandai le nom. Il me le dit, étonné que je l'ignorasse. Je fis cesser son étonnement en lui disant que je n'étais à Londres, pour la première fois, que depuis une heure.

«—Vous serez, me dit-il, embarrassé de retourner chez vous; permettez-moi de vous accompagner.

«Dès que nous fûmes sortis, il me prévint que le hasard m'avait conduit au café d'Orange, le plus décrié de Londres.

«—Mais vous y allez!

«—Moi, je puis y aller, escorté du vers de Juvénal:
Cantabit vacuus coram latrone viator.

Les fripons n'ont aucune prise sur moi; je les connais, ils me connaissent; nous ne nous parlons point.»

S'il ne retourna pas au café d'Orange, Casanova voulut connaître toutes les tavernes.

«J'allai dîner à toutes les tavernes de bon et de mauvais ton pour me faire aux mœurs de ces insulaires si grands et si petits.»

C'est dans les tavernes que l'on invitait à dîner ses amis.

«A Londres, dit Casanova, on peut bien inviter un homme comme il faut à dîner en compagnie à la taverne, où il paye son écot, c'est l'habitude, mais non à sa propre table. Je fus un jour invité, au parc Saint-James, par un cadet du duc de Beaufort, à manger des huîtres et à boire une bouteille de champagne. J'acceptai, et arrivé à la taverne il commanda des huîtres et une bouteille de champagne. Mais nous en bûmes deux, et il me fit payer la moitié de la seconde. Telles sont les mœurs au delà de la Manche. On me riait au nez quand je disais que je mangeais chez moi, parce qu'aux tavernes on ne donnait pas la soupe:—Êtes-vous malade? me disait-on, car la soupe n'est bonne que pour les gens malades.» L'Anglais est souverainement carnivore; il ne mange presque pas de pain et se prétend économe, parce qu'il épargne la dépense de la soupe et du dessert, ce qui m'a fait dire que le dîner anglais n'a ni commencement ni fin. La soupe est considérée comme une grande dépense, parce que les gens de service même ne voudraient pas manger de la viande qui aurait servi à faire le bouillon. Ils prétendent que le bouilli n'est bon que pour être donné au chien. Au fait, le bœuf salé qui leur en tient lieu est excellent. Il n'en est pas de même de leur bière, à laquelle il me fut impossible de m'accoutumer, son amertume me paraissant insoutenable. Au reste, ce qui contribua peut-être à m'en dégoûter, ce furent les vins excellents de France que mon marchand de vin me fournissait; ils étaient très purs, mais très chers.»

Voici une autre visite de Casanova dans une taverne:

«... J'allai dîner à Star-tavern, où l'on m'avait dit que l'on trouvait les filles les plus jolies et les plus réservées de Londres. C'était de lord Pembroke que je tenais cette nouvelle; il y allait fort souvent. En arrivant à la taverne, je demande un cabinet particulier, et le maître, s'apercevant que je ne parlais pas l'anglais, vint me tenir compagnie, m'aborda en français, ordonna ce que je voulais et m'étonna, par ses manières nobles, graves et décentes, au point que je n'eus pas le courage de lui dire que je désirais dîner avec une jolie Anglaise. Je lui dis à la fin, avec des détours très respectueux, que je ne savais pas si lord Pembroke m'avait trompé en me disant que je pourrais trouver chez lui les plus jolies filles de Londres.

«—Il ne vous a point trompé, monsieur, et si vous en désirez, vous pouvez en avoir à souhait.

«—Je suis venu dans cette intention.

«Il appelle, et un garçon fort propre s'étant présenté, il lui ordonna de faire venir une fille pour mon service, du même ton qu'il lui aurait dit de m'apporter une bouteille de champagne. Le jeune homme sort et quelques minutes après je vois entrer une fille aux formes herculéennes.

«—Monsieur, lui dis-je, l'aspect de cette fille ne me revient pas.

«—Donnez un shilling pour les porteurs et renvoyez-la, On ne fait pas de façons à Londres, monsieur.

«Ce propos m'ayant mis à mon aise, j'ordonnai qu'on donnât un shilling et qu'on m'en amenât une autre plus

jolie. La seconde vint pire que la première, et je la renvoyai ainsi que dix autres qui vinrent à la suite, charmé de voir que mon goût difficile amusait le maître, qui me tenait toujours compagnie.

«—Je ne veux plus de filles, lui dis-je; je ne veux que bien dîner. Je suis sûr que le pourvoyeur s'est moqué de moi pour faire plaisir aux porteurs.

«—C'est très possible, monsieur, et cela leur arrive souvent, quand on ne leur donne pas le nom et la demeure de la fille que l'on veut.»

Casanova raconta à lord Pembroke sa mésaventure:

«Il partit d'un grand éclat de rire quand je lui dis qu'à Star-tavern j'avais renvoyé une vingtaine de filles sans m'accommoder d'aucune, et qu'il était la cause de mon désappointement.

«—Je ne vous ai pas dit le nom de celles que j'envoie chercher, et j'ai eu tort.

«—Oui, vous auriez dû me le dire.

«—Mais, ne vous connaissant pas, elles ne seraient pas venues, car elles ne sont pas à la disposition du pourvoyeur. Promettez-moi de les payer comme moi, et je vous donnerai des billets qui les feront venir.

«—Pourrai-je aussi les avoir ici?

«—A votre choix.

«—Eh bien, cela me convient mieux, faites-moi des billets et donnez la préférence à celles qui parlent français.

«—Voilà le mal; les plus belles ne parlent qu'anglais.

«—Faites toujours; pour ce que je veux en faire, nous nous comprendrons.»

«Il écrivit plusieurs billets à quatre et à six guinées; une seule était marquée douze.

«—Celle-ci est donc le double plus belle? lui dis-je.

«—Ce n'est pas précisément le cas, mais elle fait cocu un duc et pair de la Grande-Bretagne qui l'entretient et qui n'en use qu'une ou deux fois par mois.

«... N'ayant rien à faire ce jour-là, j'envoyai Jarbe^[1] chez l'une des belles que Pembroke avait taxées à quatre guinées, en lui faisant dire que c'était pour dîner tête à tête avec elle.

[1] Le domestique nègre de Casanova.

«Elle vint, mais, malgré l'envie que j'avais de la trouver aimable, je ne la trouvai bonne que pour badiner un instant après dîner. Elle ne devait pas s'attendre à quatre guinées que je ne lui avais pas fait gagner; aussi je la renvoyai fort contente en les lui mettant dans la main. La seconde, au même taux, soupa avec moi le lendemain; elle avait été fort jolie; elle l'était encore; mais je la trouvai triste et trop passive, de sorte que je ne pus me résoudre à la faire déshabiller.

«Le troisième jour, n'ayant point envie d'essayer encore d'un troisième billet, j'allai à Covent-Garden, et m'étant trouvé face à face d'une jeune personne attrayante, je l'abordai en français, en lui demandant si elle voulait venir souper avec moi.

«—Que me donnerez-vous au dessert?

«—Trois guinées.

«—Je suis à vos ordres.

«Après le théâtre, je me fis servir un bon souper pour deux, et elle me tint tête comme je l'aimais. Quand nous eûmes soupé, je lui demandai son adresse, et je fus fort surpris quand je trouvai que c'était l'une de celles que lord Pembroke m'avait taxées à six guinées. Je jugeai qu'il fallait faire ses affaires par soi-même ou n'avoir pas de grands seigneurs pour agents. Les autres billets ne me procurèrent que des objets à peine dignes d'attention.

«La dernière, celle de douze guinées, que je m'étais réservée pour la bonne bouche, fut celle qui me plut le moins. Je ne la trouvai pas digne d'un sacrifice et je ne me souciai point de cocufier le noble lord qui l'entretenait.»

Les parties que Casanova fit dans les tavernes londoniennes furent parfois de véritables orgies, et voici le récit d'une de ces folies, mais le célèbre aventurier ne fit qu'y figurer, triste qu'il était des misères que lui faisait subir cette Charpillon, qui pendant une partie du séjour de Seingalt en Angleterre fut son bourreau. Casanova voulait se suicider; il fit rencontre du chevalier Edgard, *jeune Anglais, aimable, riche*, qui le sauva:

«—Fort bien, dit Edgard... je ne vous quitte pas; après la promenade nous irons au *Canon*. Je vais faire prévenir une jeune fille qui devait venir dîner avec moi de venir nous y joindre avec une jeune Française charmante, et nous ferons partie carrée.

«Je lui donnai ma parole d'aller l'attendre au *Canon*...

«Edgard revint bientôt et fut content de me retrouver...

«Les discours sensés badins et toujours pleins de bienveillance que me tenait ce jeune homme me faisaient du bien; je commençais à le sentir, quand les deux jeunes folles arrivèrent, portant la gaieté sur leur charmante physionomie. Elles étaient faites pour le plaisir et la nature les avait largement pourvues de tout ce qui allume les désirs dans les plus froids des hommes. Je leur ai rendu toute la justice qu'elles méritaient, mais sans leur faire l'accueil auquel elles étaient accoutumées...

«Nous eûmes un dîner à l'anglaise, c'est-à-dire sans l'essentiel, sans soupe; aussi je n'avalai que quelques huîtres avec du vin de Graves délicieux; mais je me sentais bien, car je trouvais du plaisir à voir Edgard occuper habilement les deux nymphes.

«Dans le fort de la joie, ce jeune fou proposa à l'Anglaise de danser le *Rompaipe* en costume de la mère Ève, et elle y consentit, pourvu que nous prissions le costume du père Adam et que l'on trouvât les musiciens aveugles...

«On me dispensa des frais de toilette, à condition que si je venais à sentir l'aiguille de la volupté, je me dépouillerais comme les autres. Je promis. On alla chercher les aveugles, on ferma les portes, et les toilettes s'étant faites pendant que les artistes accordaient leurs instruments, l'orgie commença.

«Ce fut un de ces moments dans lesquels j'ai connu beaucoup de vérités. Dans celui-là j'ai vu que les plaisirs

de l'amour sont l'effet et non la cause de la gaîté. J'avais sous mes yeux trois corps superbes, admirables de fraîcheur et de régularité; leurs mouvements, leur grâce, leurs gestes et jusqu'à la musique, tout était ravissant, séduisant; mais aucune émotion ne vint m'annoncer que j'y fusse sensible. Le danseur conserva l'air conquérant, même pendant la danse, et je m'étonnais de n'avoir jamais fait cette expérience sur moi-même. Après la danse, il fêta les deux belles, allant de l'une à l'autre jusqu'à ce que l'effet naturel l'eût rendu inhabile en le forçant au repos. La Française vint s'assurer si je donnais quelque signe de vie; mais sentant mon néant, elle me déclara invalide.

«L'orgie terminée, je priai Edgard de donner quatre guinées à la Française et de payer les frais, n'ayant que peu d'argent sur moi.»

Parmi les lieux fréquentés par les débauchés se trouvaient les bagnios.

Les *bagnios* avaient été d'abord de véritables établissements de bains.

C'est dans un *bagnio* que Tillotson, qui fut dans le xvii^e siècle le plus profond théologien et le prédicateur le plus éloquent de la Grande-Bretagne, eut l'aventure suivante, qui montre qu'il pouvait aussi prétendre au titre d'homme le plus distrait de l'Angleterre.

Ayant donc été dans un *bagnio*, il s'y baigna, enfoncé dans ses méditations; lorsqu'il se rhabilla, il oublia de mettre sa culotte et sortit gravement dans la rue.

Tout le monde éclatait de rire en le regardant et une troupe d'enfants le suivit. Finalement, il entra dans une boutique et demanda ce qui causait tant de désordre. On lui en dit la cause et, plein de confusion, Tillotson envoya chercher la culotte.

C'est encore Tillotson qui, discutant avec quelques savants, sentit une mouche le piquer à la jambe. Il se mit à gratter la jambe de son voisin qui le laissait faire. Tillotson, qui se sentait toujours piquer, continua à gratter la jambe de son voisin en trouvant qu'il ne concevait pas l'obstination de cette mouche qui le perçait jusqu'au sang...

Peu à peu, il arriva que les bagnios ne furent plus destinés qu'au plaisir.

Ces maisons, qui existaient encore au commencement du XIX^e siècle, étaient montées avec magnificence. Ce n'étaient que tapis précieux, meubles somptueux. On y trouvait tout ce qui pouvait flatter les sens, dont aucun n'avait été oublié. Les Anglais s'y livraient à la débauche la plus dispendieuse.

Un jeune homme de Southampton, qui n'avait jamais mis les pieds à Londres, vint à perdre son père, qui le laissa maître d'une fortune de 40,000 livres sterling.

Notre héritier voulut visiter la capitale et, arrivé à Londres, il descendit dans un *bagnio* dont il ne voulut plus sortir. Peu accoutumés à recevoir des gens aussi prodigues, les tenanciers du *bagnio* résolurent de plumer le pigeon. On l'entoura de *good companions*, de filles choisies parmi les plus jeunes, les plus belles et les plus spirituelles. A ses frais, on lui donna de la musique, des banquets où les vins

les plus chers n'étaient pas épargnés. Cette orgie durait depuis un mois, lorsque notre provincial se souvint d'un ami qu'il avait à Londres. Il l'envoya chercher pour qu'il prît part à ses débauches. Mais l'ami était un homme sérieux qui, non sans peine, décida le séquestré volontaire à sortir du mauvais lieu.

Il fallut payer ce qui avait été dépensé, et la carte s'élevait à 12,000 livres sterling (environ 296,000 francs).

L'ami du provincial s'opposa à ce qu'on le dépouillât. On plaida, et le tribunal jugea qu'un mois de plaisirs incessants dans un bagnio ne valaient que 2,000 livres sterling, que l'habitant de Southampton fut condamné à payer.

Le plus réputé parmi les *bagnios* était celui de Molly King, au milieu de Covent-Garden.

Il y avait aussi celui de la mère Douglas, connue sous le nom de *Mère Cole* et que Cleland a dépeinte sous ce nom, ainsi que le fit ensuite Foote dans sa fameuse comédie, *la Bouquetière de Bath*.

Ses traits ont été fixés par Hogarth. C'était une femme maniérée, rebondie, hypocrite, dévote et souldarde. C'est encore elle qui inventa la capeline.

Le *bagnio* de Mrs. Gould était un des plus élégants et renommé pour les liqueurs qu'on y servait.

Mrs. Stanhope tenait un *bagnio* également fameux et connu sous le nom de *Hellfire Stanhope*. Cette procureuse était la maîtresse du président de l'*Hellfire-Club* ou Club du feu d'enfer, où l'on se livrait aux orgies cruelles et sataniques. Mrs. Stanhope était riche, et c'était chez elle